

L'AMANT DÉGUISÉ
OU
LE JARDINIER
SUPPOSÉ,
COMÉDIE EN UN ACTE,
MÊLÉE D'ARIETTES;

*Représentée sur le Théâtre de la Cour, par
les Comédiens François ordinaires du Roi,
le 1770.*

La Musique est de M. PHILIDOR.



A COPENHAGUE,
Chez PIERRE STEINMANN, Libraire.
M. DCC. LXX.

ACTEURS.

CLITANDRE, *Mr. Regnault.*

MATHURIN, *Mr. Descablons.*

UN NOTAIRE, *Mr. Dinezi.*

JULIE, *Madame Descablons.*

MADAME DE MAR-

SILLANE. *Madame D'artimont.*

LUCILE, *Madame Dinezi.*

LE JARDINIER
SUPPOSÉ,
COMÉDIE EN UN ACTE,
MÉLÉE D'ARIETTES.

Le Théâtre représente un Jardin décoré. A droite est un corps de bâtimens où l'on remarque un balcon saillant. Dans le fond est un pavillon dont le rez-de-chaussée offre un salon où doit se passer une partie de l'action théâtrale.

SCENE PREMIERE.

JULIE *en Robin*, MATHURIN.

ARIETTE DIALOGUÉE.

JULIE.

QUE veux-tu, Mathurin ?

A

MA-

2 *LE JARDINIER SUPPOSE,*

MATHURIN.

Madame !

JULIE.

Appelle-moi Monsieur.

MATHURIN.

Qui? vous Monsieur?

JULIE.

Oui, moi Monsieur !

MATHURIN.

Ah! le plaisant Monsieur !

Nier que l'on est femme

Ayant un si bon cœur !

JULIE.

Appelle-moi Monsieur.

MATHURIN.

Ah! le plaisant Monsieur !

JULIE.

Je veux être obéie,

Appelle-moi Monsieur.

MATHURIN.

Ajvoir cette mine jolie,

Ce regard enchanteur,

Cette blancheur qui fait envie,

Je défie

Que tout connoisseur

Ne s'écrie :

Ah! le plaisant Monsieur !

JU.

J U L I E.
Appelle-moi Monsieur.



MATHURIN.

Eh bien! oui, oui, Monsieur Julie.

J U L I E.

Aujourd'hui ce n'est plus mon nom,
Je suis le Conseiller Vernon.

Quand je suis à Paris, chaque moment m'expose
A voir de fors Amans tourner autour de moi :
L'un a le maintien libre, & l'autre se compose ;
Ils ont tous le jargon & l'air de leur emploi,
Et pour dire la même chose,
Chaque état a son style à soi.

A R I E T T E.

Lorsque je suis à la campagne,
Je les contrefais tour-à-tour.
Toujours la gaieté m'accompagne,
Je change d'habit chaque jour.
Hier Officier jeune & leste,
Aujourd'hui Robin empesté,
Et demain, faussement modeste,
D'un Abbé j'aurai l'air pincé.



MATHURIN.

C'est prendre un bon parti; mais votre belle-mere
Vous écrit pour vous prévenir
Que deux Dames ici doivent bien-tôt venir.

A 2

JU.

4 LE JARDINIER SUPPOSE,

JULIE.

Ne sera-t-elle pas chez-elle la première
Pour faire les honneurs ?

MATHURIN.

Lisez ; vous l'allez voir.

JULIE.

Mon frère est avec elle ; on les attend ce soir.

(*Elle lit.*)

” Je vous annonce dès ce matin Madame la
” Comtesse de Marfillane. Elle ne doit arriver
” que demain ; mais l'impatience d'être mariée
” la tient ; elle à la vocation Provençale. Vous
” savez que je l'ai ménagée pour votre frère qui
” n'est qu'un cadet de Normandie. Il trouvera
” très-jolie une veuve bien riche. Elle amène sa
” fille pour la gronder & non pas pour la marier.
” Je n'arriverai qu'après souper à cause de la
” grande chaleur. Faites bien des galanteries à notre
” Comtesse. Mettez en jeu toute votre gaité,
” afin qu'elle s'applaudisse d'épouser quelqu'un
” dont la belle-sœur est si aimable.

JULIE.

Je conçois un projet... c'est une espièglerie...
Pour mon frère aujourd'hui, je veux faire l'amour.

MATHURIN.

C'est jouer à la veuve un assez mauvais tour.

JULIE.

Ma gaité ne peut en ce jour

Se

Se refuser cette plaisanterie.

Ainsi, d'abord qu'elle viendra ;

Mathurin, garde-toi de me faire connoître,

Je jouïrai le Monsieur.

MATHURIN.

Peut-être

Pas autant qu'elle le voudra.

JULIE.

Je brûle de la voir paroître ;

Ne me trahis point, sois discret,

J'ai pour moi-même un intérêt secret.

MATHURIN.

(*D'un ton de confidence.*)

Vous aimez le plaisir ? on lui donne une fête.

Chut... pour minuit je la tiens prête,

Quand ma Maitresse arrivera.

JULIE.

Bon ! bon !

MATHURIN.

Il ne faut pas que l'on sache cela.

JULIE.

Non.

MATHURIN.

Apprenez encor une chose plaisante :

Un jeune & joli Cavalier

Se déguise en ces lieux, & chez moi se présente

En qualité de Garçon Jardinier.

JULIE.

Qui !

A 3

MA-

6 LE JARDINIER SUPPOSE.

MATHURIN.

De cette Comtesse il aime fort la fille :
On dit qu'elle est vraiment fraîche, vive & gentille.

JULIE.

Par où peux-tu savoir ce fait ?

MATHURIN.

Le valet du Monsieur m'a raconté la chose.

JULIE.

Pourquoi l'amène-t-il ?

MATHURIN.

Il m'en a dit la cause :
Le Maître ne fait pas se servir.

JULIE.

Le Valet.

Ne fait pas se taire ? Ah, quel rôle
Je m'apprête à jouer ! Mets-le dans l'embarras.

MATHURIN.

Oh ! fiez-vous à moi ; je n'y manquerai pas.



SCÈNE



SCENE II.

CLITANDRE *en Jardinier,*
JULIE, MATHURIN.

MATHURIN.

TENEZ, tenez, Monsieur, voilà ce jeune drôle
Dont je vous ai parlé.

JULIE.

J'en suis assez content.
Il a de la figure ; il n'a pas l'air manant.

CLITANDRE.

Monsieur.....

JULIE.

Oui, j'aime assez sa mine.

MATHURIN.

Mais avant tout, il faut que j'examine
S'il est au fait de sa profession.

CLITANDRE, *à part.*

Que dire ?

MATHURIN.

Il faut avoir du zèle ;
Et je serai pour vous un excellent modèle,
Si vous devenez mon garçon.

CLITANDRE.

J'aime beaucoup l'agriculture.

8 LE JARDINIER SUPPOSE,

Je viens ici pour observer
Les richesses de la nature....

JULIE, *ironiquement.*
Que vous voudriez cultiver.
Comme il parle avec élégance !
On vous prendroit pour quelqu'un d'importance.
Ce n'est point là le ton des payfans.

CLITANDRE, *à part.*
Oh ! je me trahirai. (*haut.*) Dès ma plus tendre
enfance,
J'avois reçu de mes parens
De l'éducation ; ils étoient dans l'aisance.
Ils perdirent leurs biens, & pour fuir l'indigence,
Il m'a fallu prendre un métier.
Et je me suis fait Jardinier.

MATHURIN.

ARIETTE.

Un Jardinier est un grand homme,
S'il fait bien son métier ;
Et c'est un savant astrolome,
S'il est bon Jardinier.
Les tonnerres & les orages,
L'effort des mauvais vents,
Ne produisent point de ravages,
S'il se connoît au tems.

JULIE, *toujours d'un ton ironique & de plaisanterie : c'est ce qui constitue le caractère de son rôle jusqu'à la fin de la Piece.*

Quand il voit la terre amoureuse

Qui

Qui sourit au Printems,
 D'une influence heureuse
 Il saisit les instans;
 Il visite, il découvre
 Ses nouveaux plants.
 Le jeune bouton qui s'entr'ouvre
 Fixe ses regards caressans.
 Il contemple, il admire;
 On l'entend dire :
 Tendres fleurs, paroissez,
 Naïsez;
 Les vents sont paisibles,
 Les jours sont doux;
 Approchez-vous,
 Unifiez-vous :
 Pressez les cœurs sensibles
 De faire comme vous.



CLITANDRE.

En vantant cet état, vous en donnez envie,
 Et l'on est trop heureux d'y consacrer sa vie;
 Vous en faites sentir toute l'utilité.
 Et c'est bien mon projet....

MATHURIN.

En êtes-vous bien digne?
 Prouvez-moi votre habileté.
 Savez-vous dans quel tems on doit tailler la vigne?

CLITANDRE.

Mais.... c'est dans le mois de Janvier.

MATHURIN.

Bien répondu: l'excellent ouvrier!
Savez vous des pêcheurs & des Abricotiers
Elaguer les branches gourmandes
Qui ne portent jamais de fruit?

CLITANDRE.

Cela dépend.

JULIE.

Il paroît fort instruit.

CLITANDRE.

Mais peut-on faire ces demandes ?

JULIE.

Voulez-vous bien me dire votre nom ?

CLITANDRE.

Guillaume.

JULIE.

Ah ! Guillaume est fort bon.

MATHURIN.

Combien demandez-vous de gages ?

CLITANDRE.

Eh ! mais, c'est selon les ouvrages.

MATHURIN.

Si ce n'est que cela, je vous en donnerai ;
Labourez ce quinconce, armez-vous de courage.

CLITANDRE, *à part.*

Je suis sûr que j'expirerai
Le premier jour de mon apprentissage.

JU-

JULIE.

Mathurin, il faut faire éclater votre goût.
 Elaguez bien vos palissades.
 Pour l'agrément des promenades,
 Que le rateau passe par-tout.
 Qu'on cherche le concierge & chaque domestique,
 Que la maison soit nette, qu'on s'applique
 A rendre le parquet bien clair ;
 Qu'aux chambres on donne de l'air.

MATHURIN.

Vous serez satisfait, Monsieur, de mon service,
 Et je vais à chacun assigner son office.

JULIE.

Et vous, Guillaume, allez marier des œillets
 Avec des fleurs de la plus rare espèce :
 Pour les Dames il faut en faire des bouquets.
 Dans votre état c'est une politesse.

CLITANDRE.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que je m'entens en fleurs.
 Mes connoissances naturelles
 Me donnent le talent d'assortir les couleurs.

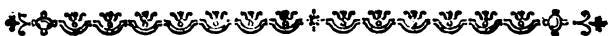
JULIE.

Vous savez ce qu'il faut pour contenter les belles.

(Il se retire.)

Voici l'instant de prendre le détail
 Des graces, des façons qui conduisent à plaire.
 Jouons l'homme important; voilà le seul travail
 Où l'on n'a pas besoin d'avoir un Secrétaire.

SCENE



SCENE III.

Madame DE MARSILLANE, JULIE.
LUCILE , CLITANDRE.

Madame DE MARSILLANE.

JE ne puis me lasser d'admirer ce Château ;
L'entrée en est superbe & la vue est immense.
Assurément dans toute la Provence,
Le goût est recherché ; mais n'est pas si nouveau.

JULIE.

Madame, j'aurai l'avantage
De vous faire ici les honneurs ;
Madame la Comtesse est dans le voisinage.

Madame DE MARSILLANE.

Sans doute chez de grands Seigneurs.

LUCILE , *à part.*

Clitandre en Jardinier ! Ah ! je suis confondue !
O Ciel ! Quelle indiscretion !

CLITANDRE.

Pourrai-je me contraindre en m'offrant à sa vûe ?

LUCILE , *à part, en appercevant Clitandre
qui paroît dans le fond du Jardin.*

Je suis troublée !

Madame DE MARSILLANE.

Eh bien ! que regardez-vous donc ?
Vous me paroissez toute émue.

LU.

LUCILE.

J'admirois du Jardin la distribution.

JULIE.

ARIETTE.

Que la Campagne
 Est un séjour heureux !
 Douce Campagne
 Y sourit à nos vœux.
 La connoissance
 S'y fait d'abord ;
 La confiance
 N'a jamais tort.
 Sans soins, sans gêne,
 Tout est loisir ;
 La seule chaîne
 Est le plaisir.



Madame DE MARSILLANE.

Oui, la campagne est ravissante :
 Mais je n'y borne point mon goût.
 Mon humeur, en tout remis enjouée & saillante,
 Empreint tous les objets de sa couleur riante,
 Et je tire parti de tout.

ARIETTE.

J'aime la Ville, elle est bruyante.
 Je me plais dans le tourbillon ;
 Et tout ce qui me rend contente,
 C'est le carillon, le carillon.

On

14 LE JARDINIER SUPPOSE,

On court la matinée entiere,
On trouve à chaque pas
Des embarras :
Garre, garre derriere.
Une beauté minaudiere
Met la tête à la portiere ,
Crie au cocher : n'avancez pas.
Le soir au spectacle on s'assemble,
Ensuite on soupe ensemble.
On est faux poliment,
On se hait si gaiment ;
C'est un ravissement,
C'est un plaisir charmant.
Sans que le cœur s'épanche ,
La tête s'étourdit ;
On passe une nuit blanche ,
Sans savoir ce qu'on dit.
L'aurore vous ramene ,
Et l'on est tout surpris ,
De voir qu'on fait à peine
Le nom de ses amis.

J'aime la Ville, &c.



Je trouve cependant cette Maison charmante,
(*Appercevant Clitandre.*)
C'est-là le Jardinier ?

JULIE.

Vous en ferez contente.

C'est un garçon plein d'éducation,
Et qui, sur son métier a beaucoup de lumieres.
Et de plus il a l'air, le ton & les manieres
D'un homme de condition.

MADAME DE MARSILIANE.
Etant ici, c'est, suivant l'apparence,
Le meilleur Jardinier de France.

JULIE.

Guillaume, approchez-donc, vous n'êtes pas galant ;
Venez, & faites voir le Jardin à ces Dames.

CLITANDRE, *à part*.
Voici l'instant critique.

MADAME DE MARSILLANE.
Il paroît indolent.
Etes-vous étonné quand vous voyez des femmes?

CLITANDRE.
Madame, point du tout.

MADAME DE MARSILLANE.
Il est dans l'embarras.

JULIE, *à part*.
Je vais bien l'y jeter encore davantage.

MADAME DE MARSILLANE.
Lucile en cet instant détourne le visage,
Pour rire apparemment ?

LUCILE, *troublée*.

Oui, ma mere.

JULIE.

En tout cas

Rire

16 LE JARDINIER SUPPOSE,

Rire aisément est de son âge.

MADAME DE MARSILLANE.

La jeuneesse à présent n'a qu'un rire apprêté.
A Marseille, autrefois, quand je fus mariée,
C'est-là ce qu'on pouvoit nommer de la gaité.
Je riois, je riois à gorge déployée.

JULIE, à *Clitandre*.

Vous voilà droit comme un piquet.
Qui vous rend donc si timide, Guillaume ?

CLITANDRE, à *Madame de Marsillane*.

Madame, si j'osois vous offrir un bouquet ?

MADAME DE MARSILLANE.

Avec très-grand plaisir. Quelle odeur ! Il embaume.
Donnez-en à ma fille.

CLITANDRE, *bas*.

Ah ! Lucile !

LUCILE, *bas*.

Osez-vous ?

CLITANDRE, *bas*.

Je vous adore.

JULIE.

On ne doit qu'à genoux

Offrir des fleurs à la beauté naissante.

De la Divinité c'est l'image vivante.

Peut-on, en l'adorant, s'attirer son courroux ?

Prosternez-vous, Guillaume.

CLI-

CLITANDRE.

Eh! mais,...

LUCILE.

Monsieur plaisante.

JULIE.

Non, non, c'est un usage établi parmi nous.
A genoux.

CLITANDRE.

M'y voilà, puisque Monsieur l'ordonne.

Madame DE MARSILLANE.

En vérité, ce garçon-là m'étonne.

Ses yeux parlent, son air est si tendre & si doux!

C'est assez, mon garçon; levez-vous, j'esuis bonne.

CLITANDRE, à *Lucile*.

A R I E T T E.

Je n'ose pas

Dire ce que je pense;

Mais j'admire en silence,

Et la distance

Des états

Produit mon embarras.

Si quelque Jardiniere

M'offroit autant d'attraits,

Sans craindre sa colere,

Tendrement je dirois:

Mon amour est extrême,

Mes feux seront constants.

B

Je

Je suis Jardinier, j'ai me
Le portrait du Printemps.



JULIE, à *Madame de Marsillane*.
Qu'en dites-vous ?

MADAME DE MARSILLANE.

Mais... d'esprit il pétille.
Ah! rien n'est si plaisant!
Répondez-lui, ma fille.

LUCILE.

ARIETTE.

Quand un hommage est sincère,
Il intéresse toujours;
Et pour parvenir à plaire,
Il ne faut point d'autre secours.
Ah! si j'étois Jardinière,
En sachant votre secret,
Je cesserois d'être fière;
Mon cœur vous pardonneroit.



MADAME DE MARSILLANE.
Mais vous en dites trop, ma fille.

(*A Clitandre.*)
C'est assez.

JULIE, à part.
Qu'ils sont tous deux embarrassés!

MADA-

MADAME DE MARSILLANE.

Des Corbeilles de fleurs semblent bien arrangées.

Avez-vous des oreilles d'Ours ?

CLITANDRE, *embarrassé.*

Madame....

MADAME DE MARSILLANE.

En les voyant, on croit voir du velours.

De Jacintes, sans doute, elles sont mélangées ?

Je veux les visiter.

CLITANDRE.

Vous ne pourriez les voir :

Déjà la nuit étend ses voiles.

(Le Théâtre commence à s'obscurcir sensiblement.)

MADAME DE MARSILLANE.

Moi j'aime les Jardins au brillant des Etoiles,

Et rien n'est comparable au silence du soir.

A cette heure toujours les secrets se confient,

C'est le moment des tendres cœurs.

Par l'air rafraichissant, les fleurs se vivifient ;

Et j'ai toute ma vie été comme les fleurs.

JULIE.

Attendons à demain pour faire la visite.

MADAME DE MARSILLANE.

Eh ! bien donc, volontiers.

CLITANDRE.

Enfin m'en voilà quitte.

(Il sort.)

B 2

SCE-



SCENE IV.

JULIE, Madame DE MARSILLANE,
LUCILE.

LUCILE, *à part.*

AH! ma tranquillité renaît.

Madame DE MARSILLANE.

Vous êtes un homme de robe,
Monsieur, à ce qu'il me paroît?

JULIE.

Je m'en flatte, Madame.

Madame DE MARSILLANE.

Ah! que cela me plaît!

On n'a pas un instant qu'on ne se le dérobe,
Lorsqu'on est d'un état aussi brillant.

JULIE.

Eh! mais,...

Madame DE MARSILLANE.

Madame la Comtesse est donc votre parente?

JULIE.

Non, Madame; je me permets
Etant dans la Maison, tandis qu'elle est absente;
(C'est à titre d'ami) d'en faire les honneurs.

Mada-

MADAME DE MARSILLANE.

La chose est différente.

Ce dernier titre a bien plus de douceurs ;

N'est-il pas vrai ?

JULIE.

C'est une préférence

Que je mérite autant que je le puis.

MADAME DE MARSILLANE.

Je vous comprends ; j'ai de l'intelligence.

JULIE.

N'en croyez pas l'apparence.

Je vous jure que je suis

Un homme sans conséquence.

MADAME DE MARSILLANE.

Lucile, allez à votre appartement,

Et de votre santé ménagez la foiblesse.

LUCILE.

Oui, ma mere ; je vais reposer un moment.

JULIE.

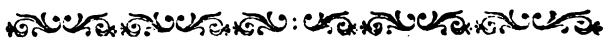
Mathurin, Mathurin, conduisez promptement...

(Mathurin conduit Lucile dans le corps de bâtiment où l'on remarque le balcon.)

MADAME DE MARSILLANE.

Je ne reconnois plus à présent la jeunesse.





SCENE V.

Madame DE MARSILLANE,
JULIE.

Madame DE MARSILLANE.

POUR elle de mes soins j'ai perdu tous les frais
Dans le meilleur Couvent, à Paris élevée,
Son éducation est loin d'être achevée,
Et cela ne fait pas prononcer le François.

JULIE.

Serois-je assez heureux, Madame,
Pour vous être à Paris de quelque utilité?

Madame DE MARSILLANE.

Ah! vous me ravissez, Monsieur, je vous reclame
Pour suivre des Procès avec vivacité.
En affaires je suis d'une imbécillité

Que vous ne pouvez pas comprendre,
Et je cède toujours ce qui m'est contesté,
Pour éviter l'ennui de me défendre.

JULIE.

C'est avoir bien de la bonté.

Madame DE MARSILLANE.

ARIETTE.

Toute fille en Provence,
Sous un Ciel pur & beau,

Voit

Voit la gaité qui danse
 Autour de son berceau.
 Sa première parole
 Est le mot de *plaisir* ;
 Sa principale école
 Est l'art de le saisir.
 Quand le tems décolore
 Le Printems du desir,
 Des feux de notre aurore
 Une étincelle encore
 Luit sur notre loisir.
 Des feux de notre aurore,
 Une étincelle encore
 Nous fait dire, *plaisir* !



JULIE.

Je juge par cette peinture,
 Que vous ne savez pas parler aux Procureurs.
 Madame DE MARSILLANE.
 Ah ! Fi donc, ce sont des horreurs !

JULIE.

Savez-vous bien ce qu'il faut faire ?
 Remarquez-vous,
 Madame DE MARSILLANE.

Oui, le conseil est prudent.

JULIE.

Un mari n'est qu'un Intendant,
 La peine est son unique affaire.

B 4

Les

Les hommes sont faits pour plaider,
Et les femmes, tout au contraire,
Sont faites pour s'accommoder.

MADAME DE MARSILLANE.
Mon époux est trouvé, puisqu'il faut vous le dire.

JULIE.

A qui le dites-vous ? Je suis dans le secret.

MADAME DE MARSILLANE.
Tout de bon ?

JULIE.

La Comtesse en ces lieux vous attire.

MADAME DE MARSILLANE.
Je vois que vous êtes au fait.

JULIE.

Si votre époux avoit ma physionomie,
Ne sentiriez-vous pas pour lui d'antipathie ?

MADAME DE MARSILLANE.
Je l'aimerois à la fureur,
Et, dès la première entrevue,
Le penchant le plus doux lui livreroit mon cœur.

JULIE.

Ellons, embrassez-moi, ma chère prétendue.

MADAME DE MARSILLANE.
Quoi ! c'est vous ?

JULIE.

Oui, demain vous porterez mon nom.

MADAME DE MARSILLANE.
Voilà l'unique objet de mon ambition.

Ma

Ma fille pour le coup fera bien attrapée.

J U L I E.

A-t-elle quelque Amant ?

Madame DE MARSILLANE.

Oui vraiment ; dans l'Epée

Elle a beaucoup de soupirans,
Entre lesquels, surtout, est un certain Clitandre,
Que je ne vis jamais ; il se met sur les rangs.

J U L I E.

C'est un très-bon parti, vous y pouvez entendre.

Madame DE MARSILLANE.

Oui. Mais parmi les aspirans,
Le Chevalier Damis....

JULIE, *vivement & avec émotion.*

Damis ! n'y peut prétendre,

Madame DE MARSILLANE.

Pourquoi ?

J U L I E.

Son cœur est engagé.

Madame DE MARSILLANE.

Oui, ses parens m'ont dit qu'il aime une Julie,
Un peu coquette, assez jolie,
Traitant tout d'un air négligé ;
Séduisante par sa folie.

J U L I E.

N'en dites point de mal, de grace.

Madame DE MARSILLANE.

Pourquoi ?

B 5

JU-

JULIE.

J'ai...
 J'ai mes raisons. On a très-mal jugé.
 Son cœur, solide & sûr, dément toute apparence.
 De Julie & Damis l'hymen est arrangé,
 Et c'est moi qui prends leur défense.

MADAME DE MARSILLANE.

Dès qu'il est votre protégé,
 Clitandre pour Lucile aura la préférence.
 Oui; mais je voudrois bien vous épouser avant :
 Ma fille sans cela ratera du couvent ;
 Car, voyez-vous ! je fais grand cas du mariage.

JULIE.

Eh bien ! je pense comme vous.

MADAME DE MARSILLANE.

Oui ! mais la différence d'âge
 Ne fera-t-elle pas un obstacle entre nous ?

JULIE.

Je vous en aimerai mille fois d'avantage,
 La raison & l'amour me feront votre époux.

D U O.

La flamme de la jeunesse
 N'est que l'éclair du plaisir.

MADAME DE MARSILLANE.

A mon âge la tendresse
 Est le talent de jouir.

JULIE.

A votre âge la tendresse

Est

Est le talent de jouir.

E N S E M B L E.

La flamme de la jeunesse, &c.



J U L I E.

Je veux que vous donniez votre fille à Clitandre.

Madame DE MARSILLANE.

Dès que vous l'estimez, il deviendra mon gendre.

J U L I E.

Madame la Comtesse heureusement pour moi
A pour passer un bail fait venir un Notaire,
Elle va revenir bientôt pour cette affaire,
Et nous profiterons... Mais le voici, je croi...



S C E N E VI.

Madame DE MARSILLANE,
JULIE, LE NOTAIRE.

LE NOTAIRE.

J'APPRENDS en arrivant une étrange nouvelle :
Madame la Comtesse ici me mande exprès,

On dit qu'elle n'est pas chez elle ;

Je repars à l'instant ; mes chevaux sont tout prêts.

Madame DE MARSILLANE.

Non, vous nous êtes nécessaire.

Il ne faut pas tant vous presser,

Et vous avez ici plus d'un acte à passer.

LE

LE NOTAIRE.

Il ne faut pas que je diffère.

T R I O.

Mad. DE MARSILL.
Demeurez, Monsieur le
Notaire.

J U L I E.

Il faut terminer notre af-
faire.

Mad. DE MARSILL.
Un mariage vaut bien
mieux.

J U L I E.

Un Mariage est plus
joyeux.

Mad. DE MARSILL.
Demeurez, Monsieur le
Notaire.

J U L I E.

Il faut terminer notre af-
faire :

Non, non, vous ne par-
tirez pas.

Demeurez, Monsieur le
Notaire,

Il faut terminer notre af-
faire.

Mad. DE MARSILL.
JULIE.

Reposez-vous de votre las-
situde,

Prenez soin de votre santé.

LE NOTAIRE.

Ne m'arrêtez pas,
Vous ne savez pas
Tous mes embarras.

Je n'ai pas pour une af-
faire,

On m'attend pour un In-
ventaire :

J'ai quatre Testamens à
faire ;

La sûreté d'un Légataire,
Un remboursement néces-
saire :

En pareil cas, en pareil
cas,

Jamais on ne diffère ;

Ne m'arrêtez pas,
Vous ne savez pas
Tous mes embarras.

On me presse pour dix
Contrats

De rente viagère ;

Un Décret volontaire
D'une maison bâtie à neuf.
Cinq Baux de trois ; fix ,
neuf,

Moi, qui suis valétudina-
re ,

Je succombe, je suis si las.
Ne m'arrêtez pas, &c.

J'avois la Chaise la plus
rude,

Cent fois près d'être cul-
buté,

LE

LE NOTAIRE.

Je suis tout grelottant, & je crains l'air du soir,
Je voudrois promptement me chauffer & m'as-
seoir.

Madame DE MARSILLANE.

Voilà certainement un rare personnage.

JULIE.

N'oubliez pas Clitandre au moins.

Madame DE MARSILLANE.

J'ai donné ma parole, en faut-il d'avantage?

LE NOTAIRE.

Pressons-nous.

Madame DE MARSILLANE.

Volontiers, Monsieur; c'est mon usage.

(*A Julie en sortant.*)

Pour hâter nos plaisirs, je vais donner mes soins,

(*Elle sort avec le Notaire.*)



SCENE



SCENE VII.

JULIE *seule.*

JE ne puis mieux servir, moi, Clitandre & Lucile.

Quel plaisir! je m'amuse en me rendant utile.
A leurs dépens partout je voudrois rire un peu:
Inquiéter l'amour, c'est ranimer son feu.

A R I E T T E.

L'amour tourne à son avantage
Les craintes des jeunes amans.
On est plus tendre & moins volage,
On sent mieux le prix des momens:
Au travers même d'un nuage,
On voit briller de doux instans;
Et les allarmes du bel âge.
Sont les orages du printemps.



(*A la fin de cette Ariette la nuit est des plus obscures.*)

Mais déjà la nuit est profonde.

La Comtesse avec tout son monde

Ne peut pas tarder à venir.

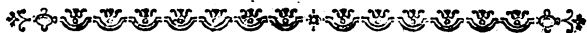
Voyons si tout est prêt... (1) mais... chut, j'entends ouvrir...

Ceci m'annonce du mystère.

Restons un peu pour découvrir...

SCENE

(1) Elle entend ouvrir la fenêtre du Balcon.



SCENE VIII.

LUCILE *sur le balcon*, CLITANDRE,
JULIE.

LUCILE.

MA mere en grand secret entretient un Notaire.

Ciel ! pour me marier m'amene-t-elle ici ?
Mon cœur craint d'en être éclairci.

ARIETTE.

Pourquoi faut-il qu'on s'oppose
Au doux penchant de nos feux ?
La contrainte qu'on impose,
Rend l'amour plus dangereux.
On veut que l'on soit fidelle
A qui tourmente nos jours !
On veut que l'on soit cruelle
Pour l'objet qui plaît toujours !
Pourquoi faut-il qu'on s'oppose
Au doux penchant de nos feux ?
La contrainte qu'on impose
Rend l'amour plus dangereux.



(Pendant cette Ariette, Clitandre s'approche
douceement du balcon, & Julie prête
attentivement l'oreille.)

CLI-

CLITANDRE.

C'est elle que j'entends, mon cœur est enchanté.

Profitons de l'obscurité.

D U O Dialogué en sourdine.

CLITANDRE.

Lucile !

LUCILE.

Clitandre,

Marchez à petits pas ;

On pourroit vous entendre.

CLITANDRE.

Lucile,

LUCILE.

Parlez bas.

CLITANDRE.

C'est l'amour le plus tendre.

LUCILE.

Parlez tout bas, tout bas.

CLITANDRE.

Vous m'aimez ?

LUCILE.

Je vous aime.

CLITANDRE.

Mais, vous fuyez, hélas !

(En entendant qu'elle referme la fenêtre.)

CLITANDRE.

Quelle foiblesse extrême !

Non, vous ne m'aimez
pas.

LUCILE.

Quelle imprudence extrême !

Non, vous ne m'aimez
pas.



CLITANDRE.

De cette frayeur-là je ne suis pas la dupe,

Et

Et vous craignez que ce petit Monsieur,
 Portant des cheveux longs avec un air moqueur,
 Ne vous épouse point; c'est ce qui vous occupe.

JULIE, *à part.*

Me voilà donc en jeu.

LUCILE.

Non, non; soyez certain
 Que je ne sens pour lui que de l'indifférence;
 J'aurois à l'épouser beaucoup de répugnance.

JULIE, *à part.*

Voyez pourtant ce que c'est que l'instinct.

CLITANDRE.

Ainsi, vous ne ferez jamais unis ensemble?

JULIE, *prenant le ton Provençal, Et contre-
 faisant la voix de Madame de Marfyllane.*

Ma fille avec quelqu'un parle dans le jardin;

Cela me surprend.

LUCILE.

Ah! je tremble!

C'est ma mere.

JULIE.

Un enfant donne bien du chagrin.

Une fille sur-tout; on se tourmente, on crie.

Lucile êtes-vous-là? Rentrez, je vous en prie:

Il est tard: à tout âge on doit fuir le ferein.

On ne me répond rien. J'ai peur qu'on ne m'é-
 chappe.

(*Elle saisit Clitandre.*)

Il me semble qu'on tourne... Enfin je vous attrappe.
 Mais ce n'est point ma fille. Oh! vous demeurerez,

C

H

34 LE JARDINIER SUPPOSE,

Il faut me dire qui vous êtes.
Sur vos promenades secrètes,
Mes regards pénétrants veulent être éclairés.
CLITANDRE, *prenant Julie pour Madame*
de Marfillane.
Elle va m'étrangler.

JULIE.

Parlez.

CLITANDRE.

C'est moi, Madame.

JULIE.

Quoi! c'est mon cher Guillaume?

CLITANDRE.

Oui.

JULIE.

Mon meilleur ami?

Mais Guillaume à présent devoit être endormi.

CLITANDRE.

A R I E T T E:

Je me relève

Toutes les nuits.

Je crains qu'on n'enlève

Les fruits.

J' m'intéresse

A ma Maitresse;

C'est mon devoir;

Et je viens voir

Si quelque main furtive

Ne pille pas, le soir,

Le jardin que je cultive;

Et qui fait tout mon espoir.



JU-

JULIE.

Sans doute vous tirez de très-grands avantages
De l'emploi qui vous est commis ?
Je crois que cependant vous n'avez point de gages ;
Vous vous contentez des profits ?

CLITANDRE, *à part.*

Mes secrets seroient-ils trahis ?
Je n'en puis plus douter, l'intrigue est découverte.

JULIE.

Son embarras me réjouit.

CLITANDRE.

Je n'ai plus qu'un moyen pour empêcher ma perte,
C'est de me dérober sans bruit.

JULIE.

Oh ! demeurez, Monsieur Clitandre.

CLITANDRE.

Moi, Clitandre !

JULIE.

Oui, oui ; le fait n'est pas obscur,
Et c'est votre valet qui vient de le répandre :

Je crois que cet Auteur est sûr.

CLITANDRE.

Eh bien ! Madame, eh bien ! je vous l'avoue.

JULIE.

Voilà de la franchise enfin ; je vous en loue.

Je fais bien ce que je ferai.

CLITANDRE.

Comment ?

JULIE.

Ce sera moi qui vous épouserai.

C 2

LU-

LUCILE, *sur le Balcon.*

O Ciel, l'éponser! . . . ah! ma mere,
Je vous conjure du contraire!

JULIE, *toujours contrefaisant la voix de Madame
de Marsillane.*

Comment! Mademoiselle, où donc vous cachez-
vous?

LUCILE.

Si jamais vous m'avez aimée,
Que Clitandre soit mon époux;
Je descends & je vais tomber à vos genoux.



SCENE IX.

LE NOTAIRE, Madame DE MAR-
SILLANE, JULIE, CLITANDRE.

LE NOTAIRE, *sans être vu.*

ON étouffe la haut à force de fumée,
J'en ai les yeux perdus & je suis suffoqué.

Madame DE MARSILLANE, *sans être vûe.*

Cet homme a toujours l'air choqué.
Vos actes ici-bas peuvent fort bien se faire.

LE NOTAIRE.

Vraiment il le faut bien, pour presser mon départ.

Madame DE MARSILLANE.
Dans ce fallon portez de la lumiere.

(Elle

(Elle paroît avec le Notaire & deux Laquais qui vont éclairer le salon où le Notaire entre pour achever ses Contrats. Dans ce moment, Julie se retire sans être apperçûe)

CLITANDRE.

Pour rompre son projet, n'attendons pas plus tard.
Madame, à vos genoux je vous demande grace.

(A Madame de Marsillane, croyant que c'est elle qui vient de lui parler.)

MADAME DE MARSILLANE.

Que veut donc ce garçon ? Il a les yeux troubles.

CLITANDRE.

Madame, en vérité, quelque effort que je fasse,
Je ne puis me résoudre à ce que vous voulez.

MADAME DE MARSILLANE.

Il a perdu, l'esprit selon toute apparence.

CLITANDRE.

Sur quoi le jugez-vous ?

MADAME DE MARSILLANE.

Sur quoi ? comment ! sur quoi ?

CLITANDRE.

J'agis avec franchise autant qu'avec prudence,

Lorsque je dis de bonne foi,

Que je ne puis répondre à votre amour pour moi.

MADAME DE MARSILLANE.

Miséricorde ! Ah ! quelle impertinence !

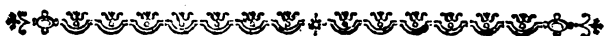
C'est à faire enfermer.

C 3

CLI-

CLITANDRE.

Cet hymen vous offense ?
Vous venez dans l'instant de me le proposer.



SCENE X.

LUCILE, & les Auteurs précédens.

Madame DE MARSILLANE.

CONTRE ce garçon-là, votre mere est outrée,
Ma fille.

LUCILE.

Votre fille, au désespoir livrée,
Ose vous conjurer de ne pas l'épouser.

Madame DE MARSILLANE.
L'épouser ! La folie est donc universelle !

JULIE, *reparaissant*.
Je ne m'attendois pas au rival que voici.

LUCILE.

Ma mere, j'en aurois une peine cruelle ;
Car il m'a bien promis qu'il seroit mon mari.

Madame DE MARSILLANE.
Votre mari ! Guillaume ?

LUCILE.

Oui.

Madame DE MARSILLANE.
Je sens à chaque instant ma colere s'accroître.

Je

Je vous enfermerai dès demain dans un Cloître,
Pour empêcher un pareil déshonneur.

(*A Julie.*)

Vous, Monsieur, vous devez prendre sa gloire à
cœur,
Puisque bientôt vous ferez son beau-pere.

L U C I L E.

Ma mere, vous prenez Monsieur pour votre époux ?

MADAME DE MARSILLANE,
Si vous le trouvez bon.

JULIE.

MADAME votre mere
Choisit beaucoup plus mal que vous.

C L I T A N D R E.

Mais cependant tout à l'heure, à l'entendre...
Madame.....

JULIE, *contrefaisant la Provençale.*

Voulez-vous sçavoir la vérité ?

C'étoit moi qui prenois alors la liberté
De rire à vos dépens, mon cher Monsieur Clitan-
dre.

MADAME DE MARSILLANE.
Clitandre !

C L I T A N D R E.

Oui, c'est moi, je ne puis m'en défendre.

MADAME DE MARSILLANE, *à Julie.*
Vous contrefaîtes donc ma voix ?

C 4

JU-

40 LE JARDINIER SUPPOSE,

JULIE.

Par sentiment.

C'est prouver que toujours je songe à ce que j'aime.

MADAME DE MARSILLANE.

Vous ne dites jamais rien qui ne soit charmant.

CLITANDRE, je pardonne à ce déguisement :

J'approuve votre amour extrême.

A votre hymen, dès ce jour même,

Je donne mon consentement,

Et nous allons ce soir nous marier tous quatre.

Monsieur le Notaire, avancez.

*(Le Notaire , accompagné de deux domestiques
qui portent des lumières, vient faire
signer les contrats.)*

JULIE, à part.

Dans un instant, elle en pourra rabattre.

LE NOTAIRE.

Les deux contrats sont tous dressés.

MADAME DE MARSILLANE.

Allons, ma fille, allons; signez d'abord le vôtre.

LUCILE.

Très-volontiers.

CLITANDRE.

Je suis au comble de mes vœux.

MADAME DE MARSILLANE, à Julie.

A présent procédons au nôtre.

Que de bon cœur je contracte ces nœuds!

J'ai signé. C'est à vous. Quoi! vous signez, Julie!

JULIE.

Mais il le faut bien; c'est mon nom.

Mada-

Madame DE MARSILLANE.
Ce n'est point là le nom d'un homme.

JULIE.

Vraiment non.

Je suis, je vous le certifie,
Belle - fille de la maison.

Madame DE MARSILLANE.
Quelle méprise ! ô Ciel !

JULIE.

Consolez - vous. Mon frere
Doit arriver bien-tôt exprès pour cette affaire.

Madame DE MARSILLANE.
Vous me trompez encor ?

JULIE.

Je suis sa caution.

Madame DE MARSILLANE.
Je la refuse. Après un long veuvage,
Je ne saurois goûter un mariage
Dont vous portez la procuration.



S C E N E X I.

MATHURIN, Acteurs précédens.

MATHURIN.

ARIETTE.

G R A N D S allégresse
Dans le hameau ;
Madame la Comtesse
Revient dans son château.

C 5

TOUS

42 *LE JARDINIER SUPPOSE,*

TOUS.

Ah! la bonne nouvelle!

MATHURIN.

Elle amene avec elle

Un bien joli garçon.

Madame DE MARSILLANE.

Ah! la bonne nouvelle.

MATHURIN.

Il a la taille belle,

Il a bonne façon.

JULIE.

La chose est claire,

C'est mon frere.

Madame DE MARSILLANE.

C'est votre frere?

JULIE.

Oui, c'est mon frere.

Madame DE MARSILLANE.

Bon, bon, bon, bon:

Mon cœur ne fait qu'un bond;

Je suis... je suis ravie:

Demain je me marie,

Et tout de bon.

T O U S.

Grande allégresse

Pour le hameau;

Madame la Comtesse

Revient dans son Château.

Ah! la bonne nouvelle!

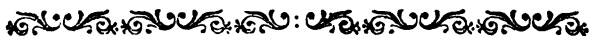
Allons au-devant d'elle,

Tout en chantant,

Tout en sautant.



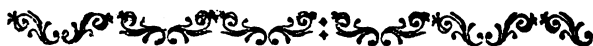
SCENE



SCENE XII. ET DERNIERE.

DIVERTISSEMENT.

Le Théâtre est tout-à-coup illuminé par des Girandoles & des Lampions. La Comtesse paroît avec le frere de Julie, & plusieurs Seigneurs & Dames. Julie présente à la Comtesse Madame de Marfillane, Lucile & Clitandre. Elle présente ensuite son frere à Madame de Marfillane. Après avoir exprimé tous leur satisfaction, ils se placent sur des Banquettes pour jouir de la Fête que l'on a préparée. Toute cette dernière Scene est pantomime. Les gens du Château galamment habillés viennent en dansant offrir des Bouquets à la Compagnie.



VAUDEVILLE.

JULIE.

CHOEUR, *Gaiment.*

POUR les amans & les belles,
Toujours malin & rusé,
Sous mille formes nouvelles,
On voit l'Amour déguisé.
Seule, montrant Clitandre.
Changeant l'épée en serpette,
Monsieur se fait Jardinier,
Pour cultiver en cachette
Quelque rosier printanier.

Au Chœur.

GHOEUR.

C H O E U R.

Pour les amans & les belles , &c.

CLITANDRE.

Pour se cacher de sa mere,
Qu'il blessa d'un de ses traits,
L'amour, en quittant Cythere,
De Lucile a pris les traits.
Pour cette fois je vous jure
Que c'est un mal avilé:
Sous cette aimable figure,
(*Montrant Lucile.*)
L'amour n'est pas déguisé.

LUCILE.

Je me cachois à moi-même
Le doux penchant de mon cœur;
Mais tout trahit, quand on aime;
L'amour est toujours vainqueur.
Quand on est sincere & tendre,
De feindre il n'est pas aisé;
Non, mon cœur pour vous, Clitandre,
Ne peut être déguisé.

J U L I E, *au public.*

On a banni la franchise,
Rien ne paroît dans son jour;
Aujourd'hui tout se déguise,
La Ville imite la Cour :
Mais notre zèle sincere,
Messieurs, n'est point supposé;
Lorsque l'on cherche à vous plaire,
Le cœur n'est point déguisé.

(*Des Provençaux forment une Entrée, & le Diver-*
tissement se termine par un Ballet général.)

F I N.

De l'Imprimerie A. F. STEIN.